

JOAQUIM VIANA

## AU-DELÀ DU SENSIBLE : ESPACES ET DÉPOSITIONS

D'abord, afin que nous puissions problématiser les questions relatives à une redéfinition actuelle de la notion d'espace, à partir de ce qu'il est convenu d'appeler « tournant spatial » (*spatial turn*), il nous faudra comprendre les processus de « régulation » contemporains à l'échelle globale et ses relations avec le développement des *milieux scientifique-technique-informationnels*, qui sont presque toujours élaborées, en faveur de la consommation d'une culture de masse. S'il existe des preuves d'un changement radical d'orientation de la compréhension de l'espace, il y a aussi, d'un autre côté, une tendance conservatrice pour la formation et la lecture d'un espace dimensionnel et sur-codifié, de reproductions identiques et de reconnaissance facile. En principe, cet espace sur-codifié est relié à la possibilité de création axiomatique d'un *champ sensible* (autrefois : champ significatif et champ fantomatique) capable de conférer une nouvelle *doxa*, un nouveau système de valeurs pour former/forger une *image-constante* du monde.

L'*image-constante*, ou même, la représentation absolue qui est produite dans « l'urgence » d'un système capitaliste hypermarchand provient d'un « théorème algorithmique » raffiné de mass-médias capable d'établir une marque, de développer de nouvelles habitudes, et de proposer une vision conditionnée du monde, à partir de signes de consommation qui éveillent le désir. Et c'est précisément par cet exercice commun d'absorption de l'image qui se reproduit comme un objet de désir fugace que l'espace contemporain peut être perçu (ou même, pour être plus direct, « sensiblement perçu ») dans les astuces d'un jeu de conservation des valeurs formulées par une subtile « démocratie » de marché et de ses liens avec les industries culturelles. Au moment où les politiques ultra-libérales sont présentées avec plus de vigueur et de dynamisme et où des réglementations économiques, financières et sociales sont développées autour d'une relation unitaire à l'échelle mondiale, l'espace contemporain devient fragilisé (activement et affectivement) par un *sensible commun* formé et surtout « moulé » par l'État. Ce *sensible com-*

*mun* devient vulnérable à l'homogénéisation d'une *consommation immédiate* de l'image-constante, et obéit à la manipulation d'un espace virtuel familier de désir, d'un espace conçu à partir d'un « thème ou motif central ». La lecture de cet espace se fait à partir de légitimations, sur-codifications et contrôle.

Gilles Deleuze et Félix Guattari nous montrent dans *Mille plateaux* comment cet espace sédentaire s'est formé en suivant une orientation constante et se développe par la force d'une politique de stockage. Le stockage fait partie de la conjonction des *appareils de capture* et de *domination* qui « organisent » la vie quotidienne. Ces appareils « inventent » un espace commun surveillé et ils travaillent à « fabriquer » les images-constantes du monde. Cette action tripartite (organiser, inventer et fabriquer) est stimulée par la puissance d'une intervention à l'échelle mondiale qui crée un « théâtre d'opération », à partir de ses systèmes sémiotiques. Il sera donc nécessaire de réfléchir à l'action « programmatique » des appareils d'État qui produisent un réseau sémiologique de caractère général, comme un théorème formel et dimensionnel contemporain en mesure de fabriquer les nouveaux espaces. C'est peut-être « l'essence » d'un modèle actuel d'espace qui se configure, en principe, à partir d'une homogénéisation des modes de production de l'image du monde et par la « plus-value » des engrenages actuels qui favorisent une inévitable promotion de la consommation. Ce système raffiné de violence actuelle, soutenue par un ensemble de « phénomènes technologiques, politiques, économiques et esthétiques », est capable de transformer l'espace en un tissu homogène virtuel, artificiel et même éphémère. Cette transformation est engendrée par des mécanismes collectifs d'inhibition, qui sont encore capables de façonner les espaces à partir d'un « centre de signifiant », capables de vérifier ses instruments de sur-codifications en faveur des pratiques d'exploitation de la consommation.

Cependant, même s'il y a un artifice dans le domaine macro-politique pour fixer les espaces à l'intérieur d'une dimension coordonnée de directions constantes et de dispositifs capables d'émuler une physionomie – *fisiognomie* – habituelle de la consommation, il est nécessaire de percevoir les *autres espaces* et les autres *champs du sensible* qui existent sur les espaces dits marginaux de ce système global de consommation et d'extorsion. Ces *autres espaces* accumulent de nouveaux « voisinages » et forment de véritables « zones d'indiscernabilité », en faisant vibrer leurs différences et leurs puissances libres à travers leurs actions migratoires et leurs variations continues. Ils ouvrent la possibilité de multiples mouvements et changements pour la conformation d'un *sensible commun* minoritaire qui peut, par la force de ses rapports avec l'extérieur et ses stades d'agitation, supprimer un *système doxique* (mo-

ral, culturel, religieux, etc.) proposé par l'action dimensionnelle de l'État. La constitution de cet espace est de nature hétérogène, réalisée à travers des liaisons mobiles et des points de connexion singuliers qui mettent en *déposition* tous les systèmes de stratification de l'espace. Cet *autre côté du sensible* est constitué par un espace qui connaît ses pulsions (de révolte et de désirs) à travers un exercice de passage, à travers une variation continue qui formulent et montrent les stratégies de dépositions et montre ses relations de force.

Peut-être qu'à partir de la lecture et de la perception des singularités qui se posent dans ces espaces «oubliés» et périphériques, nous pouvons avoir une vue plus rapprochée d'une *géographie des modes de vie*, à la différence d'un macro-système de valeurs qui, tendanciellement, fait la lecture de ces espaces à partir d'un exercice distancié et objectif, afin d'assurer le contrôle et de préserver l'ordre général. Cependant, il est intéressant de constater que l'espace qui est constitué d'un *ordre visuel* (sous la surveillance de l'État) diffère radicalement d'un *espace haptique*, qui a une acuité élaborée comme un élément-clé pour nourrir les déplacements et relais de leurs micropolitiques. Alors que le premier (l'espace de l'ordre visuel) requiert un *plan d'organisation* et de *surveillance*, le deuxième est formé à partir d'un *plan de consistance*, qui exalte ses connexions minoritaires et problématise leurs voisinages. Toutefois, afin que nous puissions percevoir les différences entre ces espaces, il faut comprendre que le *topos*, le *lieu commun rhétorique* d'un espace conventionnel, est traversé par le *tropos* qui forme un *espace sceptique* et intercale des fragments intensifs afin de créer une nouvelle dynamique de résistance pour les devenirs minoritaires. Le *tropos* est un pli qui subvertit le «motif central» de l'image-constante formée par l'État et par ses dispositifs ministériels de propagande qui essaient autant que possible de préserver leurs espaces homogènes. Le *tropos* d'un *sensible commun minoritaire* déclenche l'événement d'un singulier *tournant spatial* dans un état d'urgence, qui se développe entre les actions et les repréailles, et surtout entre certaines ironies.

En octobre de 2005, la France a été témoin de soulèvements de ce qu'on appelle «les quartiers sensibles du pays». Dans ces «zones urbaines sensibles», périphérique et vulnérables, où le taux de chômage atteint plus de 30% contre 10% pour l'indice national, il est possible de percevoir clairement la carence et l'absence d'une structure d'État qui permet une lecture de l'espace compatible (en harmonie) avec la structure proposée pour la zone centrale de la capitale française. Cette conception de *l'espace sensible* périphérique, qui comprend la plupart des immigrants et des personnes d'origine étrangère, est classée à partir d'une géométrie de l'État, qui observe avec ses vigiles permanents et essaie de le tenir à distance de ses centres

d'intérêt, ses centres signifiants. Le *champ sensible* processuel devient douloureusement un espace ouvert et de fuite, s'articulant dans un réseau minoritaire capable de faire valoir ses émeutes, ses agitations et ses insurrections. Ces «franges urbaines» décomposent le tissu organisé par l'État et créent un espace problématique, où la lecture échappe aux dépendances sémiotiques et économiques qui tentent, par la force de l'ordre et par sa propriété de consommation, de colmater les espaces pluriels. Il faut comprendre que le *tournant spatial* provoqué par les *dépositions* des «quartiers sensibles» parisiens échappe au niveau local et montre non seulement la faillibilité d'un des plans de rénovation urbaine (Plan de Renouvellement Urbain – PRU), mais aussi que la constitution d'espaces est régie par les lois de préservation et de conservation d'un plan plus large conformément à l'organisation de l'État. Les événements – «Les émeutes de 2005» – qui ont été déclenchées à Clichy-sous-Bois et à Montfermeil montrent ces espaces sensibles comme des *milieux sans horizon*. Ce sont des déterritorialisations absolues par excellence et qui n'obéissent pas facilement au «système de coordonnées» et de surveillance de l'État. Pour éteindre les flammes et «contrôler» la violence dans ces espaces, le gouvernement a donné un «*tour de vis* sécuritaire contre les *voyous*». La topologie générale de cette action montre que le «grand objectif» de l'État, avec sa vue panoramique, veut toujours constituer un «paysage sensible» des symptômes, malgré toute la complexité de la situation.

L'artiste français JR, avec son objectif grand angle – 28 mm – a fait des interventions photographiques d'une extrême valeur critique à partir du projet «*Portrait d'une génération – 2004/2006*». Ces images montrent l'inverse de la vue panoramique de l'État et proposent une approximation qui annule l'interprétation symbolique du «paysage sensible» des «quartiers et zones sensibles». JR décide de capturer les expressions, les douleurs, les joies, les ironies, le *tropos* dans la puissance de la vie d'une génération. Alors que l'État continue à réguler, moduler et contrôler les espaces avec la conjonction de ses appareils de capture et de domination, les portraits exposés en grand format et affichés sur les murs et les architectures des périphéries et des centres des villes nous font comprendre le sens de «l'art comme un champ de lutte». Ces images sont en mesure de mettre en *déposition* les symptômes d'une représentation unilatérale et centralisée des espaces contemporains. Elles *destituent* les opérations de pouvoir qui forment les images-constantes du monde. Le projet apparaît dans l'émergence des conflits sociaux vécus dans les espaces en crise, dans des régions avec d'autres types de sensibilité qui ne sont pas délimités par le théorème de l'État et qui nous permettent d'avoir, en tant que «témoin de la complexité», une nouvelle lecture du monde. Lire

ce « livre-image du monde » signifie aussi faire un exercice qui nous impose une approche critique, de *qualité haptique*, et nous permet de comprendre un peu les singularités des espaces qui sont formés à partir d'un *sensible commun* minoritaire déployé par ses révoltes et les désirs intempestifs. À partir des devenirs minoritaires nous pouvons comprendre que les zones d'indiscernabilité sont capables de produire de nouveaux espaces sensibles, nouveaux plissements créatifs et émancipatoires. Les grands panneaux photographiques deviennent des images en plein devenir, en provoquant les ruptures nécessaires pour « détruire » la perception centralisée qui forme un *sens commun cristallisé* à travers des regards de l'État et par ses dispositifs de médias. D'une certaine façon, JR crée un nouveau type de consommation, en créant un espace qui témoigne des modes de vie d'une génération en souffrance, mais capable de produire et d'inventer de nouvelles formes de résistance. Chaque visage singulier gravé sur d'autres multiples espaces nous dévoile la puissance des désertions quotidiennes. Ces images ne produisent pas des *identités fixes* pour le plaisir d'une lecture sûre et confortable de l'espace. Le champ affectif de chaque portrait différent et singulier, aiguisé par la déformation du grand angle du photographe, fait que Clichy-sous-Bois, Montfermeil, Paris et d'autres villes dans le monde se croisent, en formant des « passages de l'un à l'autre » et en constituant la possibilité d'une lecture plus sensible du monde.